

Bijou

En ce temps-là, dit le vieux hibou qui avait amené pour la première fois la plume d'oie aux *guigants*, en ce temps-là je séjournais à Bâle, dans une famille dont la maison vaste, mais délabrée, possédait un grand toit où je me trouvais fort bien. C'était au moment de la foire.

Bâle est une belle et très ancienne ville épiscopale, bâtie sur le Rhin. Elle renferme une cathédrale gothique aux murs de grès rouge, un musée de peinture célèbre, un hôtel de ville de style bourguignon et des Maisons de Corporations cossues et ornementées, comme il convient à des bourgeois riches. À l'époque dont je vous parle, elle avait encore de vieilles rues étroites, bordées de maisons biscornues où la foire de printemps amenait tant de monde, de voitures, d'échoppes en plein vent et de tire-laine que l'on n'y pouvait guère remuer. Au surplus, cette foire ressemblait à toutes les autres foires, c'est-à-dire qu'on se réunit pour se regarder, pour se tromper, pour se divertir et pour employer ses économies de l'année à des achats que souvent on eût faits chez soi à meilleur compte.

Un jour que la famille et ses hôtes sortaient de table, on annonça une bande de ces musiciens ambulants qui vont jouer de maison en maison. On les fit entrer et ils jouèrent quelques airs. Ils étaient cinq, vêtus de costumes étranges de toutes les couleurs, trois maigres au visage long comme un jour sans pain, et deux gros joufflus qui semblaient avoir mangé et bu toutes les rations de leurs camarades. Leur chef était un des joufflus, le

plus gros, le plus vieux aussi, qui, après le concert, vida comme un philosophe de taverne trois pots de bière, tandis que l'un des trois maigres présentait à la ronde son bonnet pointu.

Comme ils faisaient leurs salutations de congé et leurs remerciements de ce qu'ils avaient reçu, on annonça un oiseleur alsacien, fameux par ses élèves ailés dans toutes les Allemagnes. La compagnie le vit arriver avec grand plaisir et les musiciens demandèrent la permission de rester pour voir ses tours. Le maître de la maison la leur accorda volontiers et chacun témoigna sa curiosité des talents d'un certain serin qui était devenu célèbre et surpassait, disait-on, tout ce qu'on raconte de merveilleux sur les tours d'adresse des chiens, des chevaux, des cochons, des ânes, et même des poissons. L'oiseleur prit donc son serin sur son doigt et se mit à le haranguer. « Allons, Bijou, lui dit-il, te voilà devant des personnes de grand esprit. Prends garde à toi. Ne va pas me faire un affront. Souviens-toi de ta réputation et travaille ici comme il faut, afin qu'on puisse dire que tu es un véritable bijou. »

Pendant cette exhortation, l'oiseau avait l'air très attentif, et il inclinait la tête comme pour prêter l'oreille. Enfin, il fit deux saluts de très bonne grâce lorsque son maître eut cessé de parler.

« C'est fort bien, reprit l'oiseleur en lui tirant son chapeau, voyons maintenant si tu es un canari d'honneur ; chante-nous un petit air. »

Le canari chanta.

« Fi donc, c'est la voix d'un corbeau enrhumé cela ! Donne-nous quelque chose de pathétique. » L'oiseau prit une voix douce comme un luth. « Plus vite, dit l'oiseleur... c'est cela... Mais cette petite jambe ! Et cette tête ! Allons donc, Monsieur Bijou, vous n'y êtes pas, vous oubliez la mesure... Voilà, oui, voilà, bon, bravo mon petit homme ! »

Tout ce que l'oiseleur lui disait, le serin l'exécutait à ravir. Il battait la mesure avec la tête et avec la patte et paraissait sentir

à merveille l'expression poétique et musicale des airs qu'il chantait. Les bravos retentissaient de tous côtés dans la salle et les musiciens protestèrent qu'il en savait plus qu'aucun d'entre eux.

« Et puis, est-ce que nous ne remercions pas de ce compliment ? dit l'oiseleur. Le serin s'inclina respectueusement à la grande satisfaction de la société. Il fit ensuite l'exercice avec un fusil de paille. Après quoi le maître lui dit : « Mon pauvre Bijou, voilà déjà bien des choses. Tu dois commencer à être fatigué. Encore deux ou trois tours, et puis nous nous reposerons. Faisons à ces dames une belle révérence. » L'oiseau se redressa, croisa ses petites pattes et fit une révérence qui aurait pu servir de modèle à nos demoiselles d'aujourd'hui, bien qu'elles ne se donnent plus le soin d'apprendre les belles manières.

« Voilà un brave petit oiseau. À présent un salut en tirant le pied. C'est parfait. À cette heure, finissons par un air de cor de chasse... Bon, bon, soutenez ! Fort bien ! voilà un bon petit camarade. » Cette fanfare fut sonnée avec une gaîté, une activité, une précision admirables. Toute la compagnie applaudit avec transport et les musiciens, enchantés, répondirent avec leurs instruments et des battements de mains qui n'en finissaient point. L'oiseau lui-même parut fier de ses succès. Il secoua ses petites plumes, il se redressa et entonna un chant de victoire.

« Tu as fort bien fait ton devoir, mon Bijou, lui dit son maître en le caressant ; à présent tu vas faire un petit sommeil, pendant que je prendrai ta place. » À ce moment, le canari fit semblant de s'endormir par degrés. Il ferma d'abord un œil, puis l'autre, puis il balança la tête ; puis il pencha si fort, tantôt à droite, tantôt à gauche, que ceux qui se trouvaient à portée avançaient bonnement la main pour le soutenir. Enfin, le sommeil parut le gagner tout à fait et il resta couché sans mouvement, sur la main de l'oiseleur. Alors celui-ci le posa sur la table, dans la même attitude ; et avant que de commencer ses propres tours, il accepta un verre de vin du Rhin qu'on lui offrit.

Au moment où il allait boire, le serin se réveillant tout à coup vint se percher sur le bord du verre et mit son petit bec dedans pour en avoir sa part. « Attends, petit impertinent ! » lui dit le maître. À ces mots, l'oiseau reprit sa place sur la table et se remit à dormir comme auparavant.

L'oiseleur commença alors ses tours, dont le plus fort fut un équilibre de ces longues pipes de terre qu'on fume en pays alsacien. Son travail absorbait l'attention de toute l'assemblée, lorsqu'un énorme chat noir, qu'on n'avait point aperçu et qui apparemment veillait depuis longtemps le moment de faire son coup, s'élança sur la table, saisit le serin dans sa gueule et décampa par la fenêtre, malgré les cris et les efforts de tous ceux qui se trouvaient à portée. La salle fut vide en un instant, mais hélas ! la poursuite resta vaine.

L'oiseleur rentra bientôt dans un état de consternation inexprimable, rapportant le corps inanimé de son canari. Il posa devant lui les restes de son Bijou chéri et s'écria avec l'accent le plus douloureux : « Hélas ! il est bien juste que je te pleure, pauvre petit ami ! Depuis quatre années entières tu ne mangeais que de ma main, tu ne buvais que de mes lèvres, tu ne dormais que sur ma poitrine ! C'est à toi que je devais ma vie, ma santé, mon bonheur ! Que vais-je devenir sans toi ! C'était par toi que j'avais accès dans les meilleures sociétés. C'était en considération de tes talents qu'on m'y souffrait. Ah ! voilà bien la juste punition de ma vanité ! Si je m'étais fié à toi de la garde de toi-même, tu serais maintenant perché sur mon doigt ou tu te reposerai sur ma poitrine. Maudit soit l'instant où je suis entré dans cette maison ! Maudit soit le monstre qui t'a déchiré ! »

Tel fut à peu près le sens des paroles de ce pauvre homme, qui accompagnait ses discours de tous les signes du désespoir le plus profond. Il tira de sa poche une petite bourse de velours fort usée et en sortit un peu de coton qui servait à envelopper les appeaux qu'il employait à son métier d'oiseleur. Ensuite, il fit un petit lit de coton, sur lequel il posa doucement le corps du serin,

et il recommença ses plaintes, mais d'un ton plus sensible et plus doux. Son chagrin avait pris un caractère plus tendre.

Il était vivement partagé par tous les assistants ; mais les musiciens surtout semblaient pénétrés de son malheur et ils nous donnèrent une scène touchante. Ils se rassemblèrent dans un coin et, après s'être parlé à l'oreille pendant quelques moments, cherchèrent à glisser dans la poche du jongleur le produit de la quête qu'ils avaient faite. Mais celui-ci, voulant la leur rendre, sortit malheureusement de sa poche, en même temps que l'argent, un petit sac qui contenait la graine dont il nourrissait son oiseau. La vue de ce petit sac fit sur lui une impression que les mots ne sauraient peindre.

Il jeta au loin l'argent avec un sentiment qu'on voyait bien n'être pas de l'ingratitude, mais qui tenait du désespoir. Il déroula le cordon qui enveloppait le petit sac ; il en tira deux ou trois grains qu'il approcha du bec de son canari, puis il s'écria en secouant la tête : « Non, non, mon pauvre Bijou. C'est fini, tu ne piqueras plus dans ma main ! Dans ma main qui pendant plusieurs années t'a fourni toute ta nourriture. Ah ! combien nous étions contents quand notre petit sac était plein ! Eût-il été plein d'argent, tu l'aurais mérité. »

— Oh ! je voudrais le remplir d'or, s'écria le maître de la maison ; je n'hésiterais pas. À défaut de le pouvoir, allons du moins tuer ce vilain chat noir.

Mais le vieux musicien joufflu le retint par la manche et lui barra la porte.

— Non, Monsieur, dit-il, non, vous ne ferez point cela. Ce serait indigne d'un homme éclairé et d'un des premiers habitants de cette bonne ville de Bâle. À chacun son métier : nous avons fait le nôtre qui était de vous charmer ; le pauvre Bijou a fait le sien, qui était d'obéir à son maître ; l'oiseleur a réussi son tour, qui était fort difficile ; enfin le chat lui-même n'a pas manqué le sien, qui voulait de l'adresse et de la décision. La seule qui soit ici à blâmer est cette maudite fenêtre par où il

est entré et sorti. Punissons-la si vous voulez. Brisons-la en mille morceaux...

Il n'y avait rien à répliquer et on ne répliqua rien. Mais chacun s'en retourna sans plaisir à la foire, qui continuait de battre son plein, dans les rues aux maisons biscornues de la vieille cité épiscopale de Bâle sur le Rhin.